

Irène [Fin]

Autor(en): **Rossel, Virgile**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **6 (1910)**

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-764139>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

IRÈNE

NOUVELLE PAR VIRGILE ROSSEL

(Fin.)

III.

Georges Audert, vieilli, maussade, nerveux, est assis dans son bureau, sobrement meublé, qu'éclaire une large porte-fenêtre. Les parois disparaissent presque derrière les rayons de la bibliothèque et les innombrables casiers destinés à recevoir correspondance, minutes et dossiers. Pas un tableau, pas un objet d'art, pas même un bibelot. Quelques noueuses bûches de hêtre brûlent dans la cheminée; Audert tisonne mollement.

On est en automne. Plusieurs mois se sont écoulés depuis la mort de madame Audert. Irène est toujours chez sa tante, à Neuchâtel. Pour couper court aux commérages, il est entendu que la jeune fille soigne madame Merlin, fort éprouvée par la perte de son unique sœur et bien seule au monde. Jeanne dirige le ménage de son père. Maxime regagnera, très prochainement, son Université d'Allemagne; avant son départ, il a fait visite à Irène qu'il tient à féliciter de ses fiançailles récentes avec Jean Meyriez, et il doit rentrer de Neuchâtel, tout à l'heure.]

— Mon café ne vient pas, maugrée Audert, en allumant un cigare.

Il a failli ajouter :

— Quand Irène était ici . . .

Combien de fois ces mots ne sont-ils pas montés de son cœur à ses lèvres, depuis six mois ! Il a beau les refouler ; il ne peut s'empêcher de penser à celle que, dans le secret de son âme, il appelle toujours „la petite“. Pauvre enfant ! Elle est fiancée du moins, et Meyriez est un très brave garçon. Quand se mariera-t-elle ? Madame Merlin n'en dit rien. Le plus tôt sera le mieux, car *on* a jase, on jase, et ce mariage mettra fin à tous les bruits, plus absurdes les uns que les autres, qui ont circulé au sujet d'Irène. Meyriez a demandé son consentement à Audert ; il s'est empressé de le donner. Pourquoi l'eût-il refusé ? Irène n'est pas son enfant . . . Qu'elle soit heureuse ! Oh ! qu'elle le soit comme

elle a mérité de l'être! . . . Du bonheur, lui, il n'en a et il n'en aura plus. Sa vie est désemparée. Il n'a plus même goût au travail. Ses amis fuient sa société morose. L'opinion publique l'accuse de s'être mal conduit envers Irène. Jeanne est parfois insupportable. Jusqu'au premier clerc de l'étude qui boude le patron! Audert n'a plus personne. Ah! s'il pouvait faire sa paix avec lui-même! Cela aussi, cela surtout lui manque. Et pourquoi?... Cette femme a été sa femme. Il l'a aimée. Le mépris a tué l'amour. Mais Irène? Il a été cruel; il en avait le droit. En avait-il le droit? . . . Enfin, elle épouse Meyriez. Tante Merlin écrit bien qu'Irène souffre encore de la séparation... Qu'y faire? Il peut reconnaître ses torts; il ne peut les réparer.

On a heurté à la porte du bureau.

— Entrez!

C'est prospère Brissier, le premier clerc de M. Audert.

— Il n'est pas deux heures, Brissier.

— Je vous dérange, monsieur? Je désirais . . . Je . . . Oui...

Il ânonne, lui qui, à l'ordinaire, ne garde pas sa langue dans sa poche. Un jeune homme très bien d'ailleurs, pauvre, intelligent et distingué, mais un peu fier et de caractère difficile.

— Asseyez-vous, Brissier! Nous prendrons le café ensemble.

— Merci. Je n'ai qu'un mot à vous dire.

— Et c'est?

— Que j'ai le regret de devoir quitter l'étude à la fin du mois.

— Comment? s'écrie Audert.

Son gros corps se soulève comme mu par un invisible ressort; son visage glabre est devenu livide.

— Ce n'est pas sérieux. M'abandonner ainsi, du jour au lendemain! Vous me permettrez bien de vous demander les raisons . . .

— J'ai trouvé une autre situation, qui m'offre plus d'avantages . . .

— Mais, ces mêmes avantages, ne puis-je vous les offrir?

— Je ne voudrais pas abuser de votre amitié pour moi...

— Il y a autre chose, Brissier.

— Peut-être, oui... Je ne vous cacherai rien. J'ai des motifs tout à fait personnels de me séparer de vous. Lorsque madame Audert...

— Ne réveillez pas ces souvenirs, je vous en prie!

— Lorsque mademoiselle Irène était à la maison...

— Elle n'y est plus. Ne mêlez pas ma famille à des questions d'affaires!

— Il ne me reste donc qu'à vous renouveler...

— Quelqu'un, interrompit Audert d'un ton moins rude, vous aurait-il offensée? Moi?... Non... Maxime?

— Je n'ai jamais eu qu'à me louer de votre fils.

— Jeanne?

Brissier ne répond pas. Audert répète:

— Jeanne?

— Je travaille sous vos ordres, voici près de dix ans. Vous me considérez presque comme votre associé. Je m'asseois tous les dimanches à votre table...

— Que reprochez-vous à Jeanne?

— Autant madame Audert...

— C'est de Jeanne qu'il s'agit.

— Autant mademoiselle Irène...

— Jeanne est seule en cause, Brissier.

— Aussitôt après la mort de sa mère, mademoiselle Jeanne m'a fait sentir que j'usurpais, dans votre sympathie, une place qui n'était pas la mienne. Tout d'abord, je n'ai pas compris; je mettais les observations blessantes, les mauvais procédés sur le compte du chagrin. J'ai été, je crois, correct, respectueux...

— Parfaitement.

— Ces derniers temps, en particulier, elle m'a traité avec une si dédaigneuse hostilité...

— Vous êtes trop susceptible. Je n'en ferai pas moins la leçon à ma fille...

— De grâce non, monsieur!... J'ai le droit de résilier mon contrat; je pars. Vous me payez; nous sommes quittes.

— Mais pas du tout, pas du tout. Je ne me priverai pas de vos excellents services, Brissier.

— Ma décision est irrévocable.

— Brissier, mon cher Brissier!

Brissier s'incline profondément devant Audert et sort de la chambre.

Il ne manquait plus que cela! se dit M. Audert. Et ce refrain: „Du temps de madame, — du temps de mademoiselle Irène!“ Ah! ça...

La soudaine arrivée de Maxime l'arrache à ses réflexions.

— Bonjour, papa.

— De retour? Déjà?

— L'amour, chez les autres, c'est comme le bonheur des autres: on ne peut pas regarder ça très longtemps. Meyriez est fou de joie. Irène...

— Irène?

Il y a comme un accent de tendresse anxieuse dans la voix d'Audert.

— Irène aime beaucoup son fiancé. Mais... Il vaut mieux n'y plus revenir, n'est-ce pas?

— Cela vaut mieux, en effet.

Maxime s'est allongé sur le sofa. Son père tisonne de nouveau; le feu baisse dans la cheminée. Un silence, que trouble seulement le bruit de la pluie et de la neige contre les vitres.

— Quel temps! soupire Maxime, en bâillant.

— Tu n'es pas gai, toi non plus.

— Comment serait-on gai, ici? Avec toi, qui ne parles pas. Avec Jeanne, qui parle trop et qui prend des airs furieux quand je ne me soumetts pas à tous ses caprices. Si maman...

— Ne recommence pas!

— Il ne serait plus permis de prononcer le nom de maman? Ou celui d'Irène? Lorsqu'elles étaient ici, toutes les deux...

— Toutes les deux! Oui...

Comme la bonne apporte le café, Audert se lève et remplit les tasses. Il n'a pas trempé ses lèvres dans le breuvage tiède et fade, qu'il le dépose, d'un geste irrité, sur son pupitre.

— Détestable. Comme d'habitude. Jeanne juge qu'il est au-dessous d'elle de s'occuper du ménage.

Une grimace tord le visage de Maxime.

— Affreux! Te rappelles-tu que c'était la fierté d'Irène de te préparer un café idéal? Elle avait le génie du moka, la chère petite sœur.

Et Maxime d'ajouter, en regardant son père:

— Elle avait le génie du cœur aussi. A ta place, moi...

— Irène a d'autres choses en tête que le regret du foyer.

— Elle n'a pas oublié le passé. Ce matin encore...

— Maxime!

— Oui, il est resté comme de l'angoisse et de la terreur sur sa vie. Pas plus que moi, elle ne s'explique...

— C'est bien.

Maître Audert a vidé sa tasse d'un trait.

— Quelle drogue!

— Maman t'avait gâté. Et Irène...

— Ah!... Si Jeanne était moins égoïste...

— Moins méchante.

— Méchante? C'est peut-être vrai. Brissier quitte l'étude à cause de Jeanne. Elle l'a traité de haut en bas...

— Brissier? J'espère bien que tu sauras le retenir. J'exigerais, moi, que Jeanne lui fît des excuses.

— Tu n'y songes pas. Jeanne...

Mais la voix aigre de Jeanne retentit derrière la porte.

— C'est trop fort, trop fort!

Le teint excité, le regard menaçant, Jeanne est entrée. Elle n'embellit pas. Et la colère lui va mal.

— Quand je t'aurai dit, papa, que cet individu... Si tu ne le chasses pas...

— Qu'y a-t-il?

— J'avais à payer la dernière note de ma couturière. J'en réclame le montant à ton premier clerc. Puisque, pour tout, il faut invariablement passer par ton factotum... Brissier me répond textuellement: „Je ne vous verserai cette somme que si monsieur Audert m'en donne l'ordre.“ Est-ce qu'il n'est pas entendu qu'on doit m'avancer, sans contrôle?...

— Sans contrôle, non.

— Il a eu l'audace de me dire: „Cette facture est si élevée que monsieur votre père vous blâmerait de l'acquitter sans la lui faire voir.“ J'insiste, je me fâche. Il me tourne le dos... Pour une misère de cinq cents francs.

— Une misère!... J'approuve Brissier.

— Toi?...

— Je l'approuve, Jeanne. Ce n'est pas tout. Brissier, qui a été pour moi le plus loyal et le plus précieux des auxiliaires, vient de m'annoncer qu'il se sépare de moi.

— Il a pris les devants. Tu l'aurais congédié.

— Je tiens, au contraire, à le garder. Or c'est toi, Jeanne, qui, par tes propos inconsiderés, tes façons hautaines . . .

— Des égards, des attentions, pour un clerc!

— Pour un excellent serviteur et pour un très honnête homme. Il a le droit d'exiger des excuses . . .

— Et j'ai, naturellement, le devoir de lui en présenter?

— Il suffirait, j'en suis certain, d'une parole aimable . . .

— Je ne la dirai pas.

— Jeanne!

— Qu'il parte, et bon voyage!

— Si je te priais . . .

— Même si tu m'en priais . . .

Le ton de Maître Audert a soudain changé.

— Eh bien, je t'ordonne . . .

— Papa! . . . Je ne suis pas une Irène, moi.

— Jeanne!

C'est Maxime qui interpelle sa sœur. Et il n'est pas tendre.

— Tu n'es qu'une peste . . .

— D'abord, toi, je te conseille de te taire. Ton père ne sait pas que tu as correspondu tout le temps avec Irène.

— Il le sait.

L'ancienne énergie est brisée chez Maître Audert. Après son „eh bien, je t'ordonne“, il n'a plus la force d'user d'autorité envers Jeanne. Il se contente de dire:

— Ton frère a du cœur. Si tu en avais un peu plus, toi, si tu ressemblais un peu plus à . . .

— A Irène?

— Oui.

Un ricanement. Elle sort, en refermant la porte avec fracas. Audert laisse retomber ses bras le long de son corps pesant, et qui s'affaisse.

Cette scène, après tout, n'est que la répétition d'autres scènes, à peine moins vives. La tolérance indifférente et lasse d'Audert envers Jeanne, pendant les mois qui ont suivi la mort de sa femme,

et l'absence d'Irène, ont eu de déplorables résultats. Il ne voulait pas se l'avouer, parce qu'il aurait reconnu par cela même tout ce qu'il avait perdu. Cependant il ne pouvait pas ne point y penser. Il était même obsédé de plus en plus par le souvenir de Lucienne. Ce souvenir avait une douceur triste qu'il aimait. Oh ! il ne pardonnait pas encore, il ne pardonnerait jamais. Il ne haïssait plus. Car Lucienne avait souffert ; et sa conscience lui insinuait maintenant, que, s'il s'était conduit en mari outragé, il ne s'était pas conduit en chrétien. Il était religieux, il était un de ces protestants qui se conforment à la règle sévère de leur foi. Il l'avait cru, du moins. Aujourd'hui, il n'en est plus aussi sûr.

Et Irène, — Irène ! Comme il avait été dur pour elle ! Il ne l'avait pas revue. Elle n'avait pas écrit, sinon quelques lettres froides et vides à sa sœur Jeanne. Pourquoi ne lui avait-elle pas donné un signe de vie, à lui ? Il avait trop montré qu'elle n'existait plus pour lui. Ah ! la chère petite âme ! Ce qu'il l'a meurtrie et déchirée ! ... Irène n'est pas sa fille. C'est une étrangère pour lui ... Il évoque son ombre légère et tranquille, qui répandait de la paix et de la joie partout. Il compare la maison d'à présent à celle du passé. Il voit Jeanne et Irène à côté l'une de l'autre. Laquelle est le plus son enfant ? Il lui arrive de se dire qu'il ne le sait pas. Pendant plus de dix-huit ans, n'a-t-il pas tenu Irène pour la chair de sa chair ? Ne s'adoraient-ils pas, elle et lui ? Est-il donc de ces liens qu'aucune force du monde ne peut rompre ? Il a été le père d'Irène, oui, il l'a été de tout l'amour de son être ...

Mais l'irréremédiable catastrophe s'est produite. Irait-il s'humilier, mendier un pardon ? La fatalité est sur lui. Dieu le juge !

C'est avec effroi que Maître Audert sentait se rapprocher le moment où Maxime retournerait à ses études, en Allemagne. Le foyer serait désert. Jeanne ne pensait qu'à elle. Il n'y avait plus que le travail. Et le travail lui-même pesait à Maître Audert.

Maxime s'en alla vers la fin d'Octobre. L'hiver devança son heure. Les derniers jours du mois, la neige tomba comme en Janvier. Audert était malade au physique comme au moral. Le départ de Brissier lui fut extrêmement pénible. Il faudrait s'accoutumer à un autre visage, porter seul le fardeau des affaires.

Brissier était, en somme, victime d'une injustice. Comme Irène... Tous s'éloignaient de lui, tout s'effondrait autour de lui. Par sa faute.

De temps à autre, un message de Maxime le réconfortait. Le prochain mariage d'Irène et la félicité que madame Merlin prédisait aux plus épris des fiancés le distraient de ses idées noires. Ce bonheur était un baume sur la blessure de son remords. Et pourtant...

Novembre prodiguait son tardif soleil à la montagne. L'été de la Saint-Martin! La neige avait fondu. Si les nuits étaient fraîches, quelles journées exquises de lumière et de chaleur! Maître Audert revivait. En réalité, c'est dans son cœur qu'un peu de soleil était enfin revenu.

Un soir, il avisa un paquet de lettres, que sa femme lui avait écrites à Baden, où il faisait une cure. Elles étaient jaunies et froissées. Lucienne et lui les avaient relues plus d'une fois. Combien elles étaient charmantes d'affection ingénieuse et tendre! Il les parcourt d'un regard presque craintif, comme s'il avait peur que sa haine, apaisée déjà, ne fût vaincue par elles. Et, tout à coup, des larmes glissent sur ses joues. Lucienne...

Elle l'avait bien aimé. Elle l'avait mieux aimé, pour réparer, pour expier. Même en face de la mort, elle lui avait donné une preuve nouvelle de son amour, en ne voulant pas qu'il pût chérir une mémoire indigne de lui. Elle était la sincérité et la droiture mêmes. Ce qu'elle avait dû souffrir!

— Si je pouvais lui pardonner!

— Si je pouvais me pardonner! murmura-t-il à voix plus basse.

Depuis lors, il fut un autre homme. Extérieurement, il était toujours Maître Georges Audert, correct et grave. Mais il marchait moins courbé et son œil n'avait plus le regard fuyant de celui que ronge un mal secret. Une seule chose lui manquait encore. Le sourire d'Irène. La société de Jeanne et les menues contrariétés d'une vie gâtée le lui faisaient-ils désirer avec plus d'ardeur? Ses sentiments s'étaient épurés. Ce qu'il regrettait, c'était beaucoup moins la sollicitude pratique, la tendresse prévenante, la joyeuse confiance d'Irène, que le pardon de la petite. Elle n'était pas sa fille. Elle était l'enfant de son cœur. Oh!

comme ils avaient été près l'un de l'autre ! Pendant dix-huit ans, et toutes les semaines, tous les jours, toutes les heures de ces dix-huit ans ! Pas un nuage entre eux. Est-ce qu'elle était responsable de sa naissance ? Ne s'était-il pas violenté pour la repousser loin de lui ?

Hélas ! comment renouer ? Quelles explications fournir de sa cruauté ? Il ne pouvait pas à Irène dire... Non. Alors ?...

Jean et Irène sont mari et femme. Une noce sans invités : la fiancée était en deuil et l'on a parlé d'une indisposition de Maître Audert. L'occasion de se réconcilier s'offrait-elle trop tôt ? Audert s'est borné à l'envoi d'un télégramme neutre. Les situations fausses ont de terribles exigences. Au surplus, il sait, par madame Merlin, qu'Irène préfère encore l'incertitude où elle est à la révélation du mystère qui plane sur elle. Elle paraît s'être résignée et l'amour de Jean lui suffit.

A mesure que le temps s'écoule, le besoin du pardon d'Irène tourne à l'obsession chez Maître Audert. Il est plus taciturne et plus sombre qu'il ne l'a jamais été. Jeanne se plaint.

— Ce n'est plus une vie, papa. Que te manque-t-il ?

— Rien... Et tout.

— Je ne suis pas Irène. Je ne suis pas douce comme elle, câline comme elle, adroite comme elle à t'enjôler.

— Jeanne !

— Je le vois bien... Rappelle Irène ! Va demeurer avec elle !

Elle se plante devant lui et le foudroie de ses yeux où passe un éclair de rage.

Sans même hausser la voix, comme si toute la colère de Jeanne ne le touchait pas, il dit :

— Nous avons eu de très grands torts envers elle.

— Nous...

— Moi... Et toi, car tu l'as bien mal défendue contre moi.

— Lamente-toi sur elle ! Mariée. Heureuse. Elle a eu plus de chance que moi ; moi, je n'ai personne qui m'aime.

— Parce que tu n'aimes que toi.

Elle veut protester. Mais la gravité douloureuse de son père lui impose. Et puis, il est plus sage de ne pas le contrarier. Cette flamme rétrospective pour Irène s'éteindra de soi.

— Maxime revient dans quelques jours, papa. Nous t'entourerons . . .

— Oui . . . Laisse-moi !

Et Maître Audert, seul, retombe dans ses pensées.

IV.

Cette soirée de Mars finissant est d'une singulière mélancolie. Toute la ville est enveloppée d'un vol de brouillard, qui pèse sur elle depuis tantôt un mois. Les rues s'endorment dans ce lit d'ombre humide. C'est comme un suaire, et dans les maisons traîne on ne sait quelle lourde atmosphère de peine ou d'ennui.

Cependant, il doit y avoir de la joie à ce premier étage du Faubourg du Château. On est rentré hier d'un voyage de noces, fait aux pays du soleil, à la Riviera, en Algérie. Et ce n'est pas le brouillard du dehors qui embrumera les yeux, glacera les cœurs pleins de leur jeune amour.

Irène est assise auprès de Jean. Ils feuillettent ensemble, d'une main distraite, un album rapporté d'Alger.

— Te souviens-tu ?

— Jean !

— Et ta tristesse s'en va . . . ?

— Jean !

Il y a une prière dans la voix d'Irène, et quelque chose d'angoissé dans cette prière. Pourquoi réveiller sans cesse le sombre passé ? Pourquoi remuer cette cendre sous laquelle couve le feu des regrets ? Ne l'a-t-elle pas averti qu'il aurait à subir des accès de noir et des crises de larmes ? Qu'il devrait la prendre telle qu'elle était, avec l'inguérissable blessure que lui avait faite la vie ? Mais voilà, il était inquiet de son bonheur, comme nous le sommes tous. Il voulait que son rêve fût encore plus beau qu'il ne l'avait rêvé.

— Ton père, dit-il tendrement, reconnaîtra son injustice . . .

— Si je pouvais le croire ! Au reste, ce qui me chagrine, ce qui parfois me torture, c'est moins d'avoir perdu son affection que de sentir ce mystère entre lui et moi.

— L'œuvre de ta sœur Jeanne, tout est là.

— Non.

— Une sorte d'aberration aussi, causée par la mort de ta mère. On a vu de ces cas . . .

— Tu ne me rassures pas, Jean.

— J'ai cherché déjà, je cherche . . . Tout cela finira, ma chérie.

— Quand ?

Irène pousse un soupir.

La lampe laisse dans une obscurité presque complète tout ce qui n'est pas le coin de chambre occupé par Irène et Jean. Leurs regards se sont détournés du livre, pour se rencontrer. Irène a penché la tête vers l'épaule de son mari. Il lui dit, dans un souffle :

— Tes lèvres !

— Prends !

Soudain, Irène se dégage de l'étreinte de Jean. Une fièvre s'allume dans ses yeux.

— Quelqu'un viendra.

— Ce soir ?

— Ce soir encore.

Jean sourit.

— Un phénomène de télépathie !

— Quelqu'un viendra. Voilà tout ce que je sais. J'ai senti là, au cœur . . .

— Tu es une délicieuse, mais une étrange petite femme.

Un soupçon de reproche perce dans les paroles de Jean. Le front d'Irène se voile.

— C'est ce passé maudit qui te ressaisit. Ne pourrais-tu l'oublier un peu ?

Mais elle s'est levée en sursaut.

— Ecoute !

Des pas étouffés dans le corridor.

— Tante Merlin ! dit gaîment Meyriez. A moins que ce ne soit un revenant, qui lui a dérobé la clef d'entrée de notre appartement.

— Ne plaisante pas, Jean !

Une émotion extraordinaire transfigure la jeune femme, dont le visage exprime l'attente, l'espoir, une attente et un espoir suprêmes.

— On parle! . . . Oh! Jean . . .

— J'irai voir . . .

— Non . . . Si je m'étais trompée?

La porte s'ouvre devant madame Merlin.

— Je vous ai fait peur, mes enfants . . . Je ne suis pas seule. Elle s'efface, et voici que, derrière elle, une lourde silhouette s'avance. Irène est comme pétrifiée.

— Irène!

C'est un appel suppliant.

— Papa!

C'est un cri d'allégresse.

Irène est dans les bras de son père.

— Pardon! . . . Je ne pouvais plus vivre ainsi . . . J'ai écrit à tante . . . Et puis, j'ai pris mon grand courage . . . Tu me pardonnes?

— Papa!

Elle ne peut prononcer que ce mot, qui est tout pour elle et qui dit tout.

— Papa!

Des larmes coulent, lorsqu'Irène constate le changement qui s'est marqué, depuis un an, sur les traits de Maître Audert.

— J'ai vieilli, petite?

— Oui.

— Et j'ai souffert, — surtout d'avoir fait souffrir.

— Ne parlons plus . . .

— Le silence est un mauvais médecin, Irène.

Comment Maître Audert expliquera-t-il l'inexplicable?

Il s'est assis tout près d'Irène et il a dit, lentement:

— Je te dois, fillette, et je vous dois, Jean, autre chose que ma visite de ce soir. Mais n'exigez pas trop de moi! Il y a eu, entre nous, outre la séparation, un mystère qui aura été le supplice d'Irène. De ce mystère, ne me demandez rien! Toute la responsabilité de ma conduite envers ma fille retombe sur moi. Je suis le seul coupable. J'ai été injuste, j'ai été barbare . . . Je ne me pardonnerai pas, même quand vous m'aurez pardonné . . . Longtemps, j'ai persévéré, je me suis enfoncé dans mes torts. Enfin . . . Tu te rappelles, Irène, ce que tu as été pour moi?

— Je sais aussi ce que tu étais pour ton Irène.

— J'avais comme perdu mon cœur ; je l'ai retrouvé. Le veux-tu, petite ?

— Papa ! . . . Si maman pouvait être au milieu de nous !

— Maman !

Audert a pressé plus fort les mains d'Irène. Il n'y a plus de honte, ni d'amertume dans son âme. Il a réfléchi, il a vécu ; et il a compris ceci : celui qui ne peut pardonner n'a pas de droit envers celui qui a péché. Et il a compris encore cette autre chose : c'est que l'habitude d'aimer est la plus tyrannique de toutes, — après celle d'être aimé, peut-être.



VOUS

Lorsque dans les jardins descend la saison sainte
Qui rend ceux qui sont seuls, tendres dans le soir doux,
Dans le soir plein d'amour et d'odeur de jacinthe,
Vous, vous souvenez-vous ?

Lorsque les nuits d'été, par leur douceur versée,
Font succomber d'amour, d'amour plus fort que tout,
La fleur sous le parfum, le cœur sous la pensée,
Vous, me désirez-vous ?

Lorsqu'Octobre répand ses guirlandes jaunies,
Et qu'il semble à nos cœurs qu'il meurt un peu de nous
Avec ces jours souffrants, ces floraisons finies,
Dites, regrettez-vous ?

Et lorsqu'auront passé pour moi toutes les choses,
Connaîtrez-vous ce cœur, ce qu'il ne dit jamais,
Le secret d'une morte en l'enclos plein de roses
O toi, toi que j'aimais !

BERTHE KOLLBRUNNER-LEEMANN

